

L'homme au teint hâlé s'était placé à environ un mètre sur leur gauche. Un individu tout à fait ordinaire. Alors pourquoi retenait-il son attention ? Son air farouche détonnait par rapport aux autres journalistes. On sentait ses muscles tendus à l'extrême, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. Ses yeux, légèrement exorbités, étaient rivés sur Alexandre.

Christine tira son fils par le bras, voulut le soustraire à ce regard, mais elle ne put articuler un mot.

*Ai-je le temps de le mettre en garde ?*

Cette question la hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

Elle vit la main de l'homme se glisser sous la veste de Tergal. Un mouvement vif, et pourtant prévisible. Elle ne fut pas étonnée de le voir sortir une arme, un petit revolver, objet familier dans de nombreux films, au cinéma et à la télévision.

*Il veut tuer Alexandre...*

Plus tard, elle se demanderait pourquoi, son esprit ayant eu le temps de réfléchir, elle n'avait pas crié pour donner l'alerte.

Un corps se jeta entre l'arme et Alexandre. Il s'interposa si vite qu'elle ne reconnut pas immédiatement Curt. Au même moment, on entendit comme un crépitement ; Curt ouvrit la bouche, il oscilla de droite à gauche, d'avant en arrière. Des bras se tendirent pour amortir sa chute.

La foule, gagnée par la panique, bloquait les officiers de police du Capitole près de la porte d'entrée. Si le tueur avait voulu s'enfuir, il aurait eu toutes ses chances au milieu de la confusion qui régnait. Au lieu de cela, il écarta les

jambes, leva la main gauche pour assurer son poignet droit, et visa encore une fois.

Le second coup éclata juste avant qu'un hurlement retentît.

— A-a-l-e-e-x-a-a-n-d-r-e-e-e...

*1949*

**LES SŒURS SYLVANDER**



# 1

L'air est parfois vif à San Francisco. En cet après-midi de mars 1949, les vents dominants venus de l'ouest avaient si bien dissipé les brouillards que, depuis Pacific Heights, où s'élèvent des folies architecturales construites par des nababs au début du siècle, le spectacle grandiose qu'offrait la ville était d'une incroyable netteté. La lumière crue du soleil gommait les contours des collines escarpées, les immenses tabliers du Golden Gate luisaient comme des rubans de sucre candi, tandis qu'une légère écume, à la crête des vagues, rehaussait le bleu profond de la baie de San Francisco... La visibilité parfaite donnait l'impression qu'il aurait suffi d'étendre le bras pour toucher la colline de Berkeley, de l'autre côté.

Deux jeunes filles remontaient le trottoir en pente de Clay Street. Elles portaient, l'une et l'autre, le même manteau bleu marine élimé, de coupe étrangère, et des souliers de ville marron vernis, trop lourds pour être au goût californien. Mais leur chapeau, qu'elles retenaient de la main pour résister au vent, avait un certain chic bon marché typiquement américain.

Élisabeth et Christine Sylvander étaient anglaises, et sœurs. Christine, un calot en feutre beige sur la tête, était d'une étonnante beauté, purement anglo-saxonne. Ses cheveux blonds, brillants comme du cuivre, encadraient un visage délicat. Elle avait le teint d'une blancheur incomparable et des joues naturellement rosées, creusées de fossettes. L'iris bleu clair de ses yeux était souligné d'un bleu plus soutenu. Le seul défaut de Christine, en admettant que cela en fût un, était sa petite taille. Ce qui ne la privait

pas de formes voluptueuses que son manteau, mal taillé, ne parvenait pas à dissimuler.

Élisabeth, la plus âgée, qui arborait un chapeau en velours ocre à bords inclinés, n'avait rien de la beauté provocante, presque arrogante de sa sœur, mais elle ne manquait pas de charme pour autant. Le vent jouait dans sa chevelure de jais coupée au carré sur les épaules, et ses immenses yeux noirs étaient inoubliables. Il se dégageait de sa longue silhouette à la fragilité caractéristique des Sylvander une grâce tout aérienne dont elle n'avait pas conscience.

Arrivées en haut de la colline, elles aperçurent une succession d'immenses voitures garées en double file le long du trottoir, au pied d'une demeure victorienne en pierre de taille, flanquée de deux tourelles de style normand.

Élisabeth s'immobilisa.

— À ton avis, ce serait la maison d'oncle William ? demanda-t-elle d'une voix douce, avec l'accent anglais des jeunes filles de bonne famille.

— En tout cas, on n'est pas loin de chez lui, répliqua sa sœur.

— Mais il y a d'autres visiteurs !

— Tu t'imaginais peut-être qu'on serait les seules ? Oncle William est le plus grand ingénieur de San Francisco !

— Tout ce monde... reprit Élisabeth d'une voix hésitante. On ne peut pas débarquer comme ça.

La jolie frimousse de Christine se renfroigna. À dix-sept ans, d'un an pratiquement la cadette d'Élisabeth, elle avait réussi à convaincre celle-ci de faire une visite de condoléances à ce riche oncle par alliance qu'elles n'avaient jamais rencontré.

— Ça, c'est le comble, Élisabeth, c'est vraiment le comble ! Notre tante vient de mourir, et tu te laisses impressionner par deux ou trois voitures !

— On ne devrait pas faire la connaissance d'oncle William de cette manière, remarqua Élisabeth.

Une bourrasque retourna le large bord de son chapeau qu'elle dut retenir de la main. Elle n'était que trop consciente du fait qu'en dépit de ce nouveau chapeau, acheté en solde chez Macy grâce aux deux dollars soutirés

à leur père par Christine – une somme pour une famille si pauvre –, elle n'avait rien d'une Américaine. *Qu'y a-t-il donc de mal à cela ?* se demandait-elle. Les Anglais ont toujours été fiers de leurs origines, et Élisabeth, dont le patriotisme avait été renforcé par les difficultés de la guerre, n'était pas quelqu'un à se parjurer si facilement. Toutefois, l'insistance de sa sœur cadette à vouloir se lier avec tous ceux qu'elle rencontrait, n'avait fait qu'accroître sa timidité naturelle.

— On est à San Francisco depuis Noël, et on n'a toujours pas fait sa connaissance.

— C'est vrai mais...

— Voilà l'occasion rêvée de nous présenter.

— Je ne suis pas certaine que les Américaines rendent des visites sans être accompagnées.

— Oh, Élisabeth, pour l'amour du ciel, arrête de dire n'importe quoi ! Tu sais comme moi que les gens, ici, sont beaucoup moins guindés. Et cette visite, c'est exactement ce qu'il faut faire.

— Oncle William n'a jamais manifesté pour nous le moindre intérêt.

À l'énoncé de cette vérité, Christine fronça ses jolis sourcils soulignés d'un trait de crayon. C'était tante Mathilde leur parente. À chaque anniversaire, et pour Noël, celle-ci ne manquait pas d'envoyer à ses nièces orphelines de mère des moufles et des caracos fort utiles. La carte d'accompagnement répétait invariablement : « Avec toute l'affection d'oncle William et de tante Mathilde », mais son nom à lui ne figurait que pour la forme, elles le savaient bien.

La première lettre de William était arrivée en novembre dernier, en réponse à la demande, douloureusement formulée par Langley, d'un emprunt pour payer les études de ses filles.

*En réponse à votre lettre du 1<sup>er</sup> septembre, je vous précise que je considère comme immoral le fait d'emprunter ou de prêter. Toutefois, je suis disposé à vous apporter mon aide si vous venez vous installer à San Francisco.*

*Même si vous n'avez aucune expérience d'ingénieur, je peux vous assurer que la société Talbott vous engagera et vous apportera la formation nécessaire. Vos dépenses ici seront beaucoup plus raisonnables grâce à notre excellent système d'éducation, entièrement gratuit, dont pourront bénéficier vos deux cadettes. Quant à votre aînée, Mathilde me dit qu'elle a dix-huit ans. Je considère de mon devoir de veiller à ce qu'elle obtienne une carte de travail. Elle ne devrait pas rencontrer de difficultés à trouver un emploi. Mathilde, dont la santé est actuellement précaire, vous transmet ses affectueuses pensées.*

*Vôtre,  
William Talbott*

— Le moment est venu pour lui de s'occuper de nous, dit Christine. Maintenant que tante Mathilde n'est plus là, il est notre seule famille.

— Et si jamais notre visite... retombait sur le dos de papa ?

Une nouvelle rafale de vent obligea Christine à enfoncer un peu plus son nouveau chapeau sur la tête.

— Tu rêves, non ? Et puis, si tu t'inquiètes tellement pour papa, je te signale que c'est lui qui nous a conseillé de venir.

— Tu sais très bien qu'il ne sait plus ce qu'il dit quand il a... une de ses migraines.

— Oh, fais ce que tu veux !, Moi, je ne vais pas rentrer après avoir escaladé toutes ces collines pendant des heures.

Élisabeth s'immobilisa un moment, indécise, avant de rattraper en courant sa jeune sœur qui allongeait le pas en direction de l'affreuse bâtisse.

Les chauffeurs qui attendaient à l'abri de la porte cochère tournèrent leur visage rougi pour admirer ces jeunes filles qui montaient les quatre marches de marbre. Christine appuya sur la sonnette. Au bout d'une longue minute, la porte en acajou du Honduras, ornée d'une couronne mortuaire, finit par s'ouvrir. Un Philippin d'âge mûr les dévisagea d'un regard fixe et sévère.



Spontanément, Élisabeth et Christine se donnèrent la main. Face à l'adversité, elles faisaient bloc, semblaient s'élever au-dessus de leurs petites rivalités et de leurs chahuteries de sœurs.

— Oui ? demanda le domestique d'un ton glacial.

Comme dans toutes les familles, où chaque membre a un rôle précis à jouer, Élisabeth, en tant qu'aînée, devait tenir, chez les Sylvander désargentés, celui de la mère défunte, et assumer tacitement les responsabilités les plus lourdes.

— Les demoiselles Sylvander désirent voir M. Talbott, répondit-elle d'une voix un peu tremblante.

Le Philippin les dévisagea encore quelques secondes avec une désagréable insistance, avant de déclarer :

— Entrez, je vous prie.

Là-dessus, il les planta près de la porte, et s'éloigna avec un boitillement d'arthritique vers le brouhaha des conversations à l'arrière de la maison. Le son des voix s'amplifia un instant avant de retomber derrière une porte invisible qu'on venait d'ouvrir et de refermer.

Après la lumière aveuglante de cet après-midi battu par le vent, la pénombre et le calme de cette demeure avaient quelque chose d'irréel, et les jeunes filles restèrent figées sur place, silencieuses. Jamais elles n'étaient entrées dans une maison aussi vaste. Christine entreprit d'observer autour d'elle, de se familiariser avec tous ces signes de richesse. Sa sœur joignait les mains pour les empêcher de trembler. Avec ses somptueux lambris et son imposante cage d'escalier, qui s'envolait sur trois étages autour d'un lustre en or moulu, l'entrée avait justement été conçue pour faire perdre leur assurance aux visiteurs.

Le domestique réapparut.

— Monsieur Talbott va vous recevoir.

Il prit leurs manteaux qu'il posa sur son bras, en ayant soin de laisser apparaître les effilochures de la doublure en nylon bleu marine, avant de les conduire à l'intérieur d'une des tourelles. La forme circulaire de la pièce, les objets en métal martelé et l'énorme coussin frangé, posé au milieu, évoquaient une alcôve turque.

Christine se dirigea droit vers le miroir au cadre de cuivre, et se dressa sur la pointe des pieds pour rajuster son chapeau et remettre de l'ordre dans sa chevelure blonde. Presque aussitôt, un pas pesant se fit entendre sur le parquet.

D'après les photographies de leurs parents américains, prises de nombreuses années plus tôt, l'austère mâchoire proéminente de William Talbott était équilibrée par un visage bien rempli, encadré de cheveux bruns. À en juger par son cou puissant et ses épaules carrées, il devait être grand. En le découvrant en chair et en os, les jeunes filles comprirent que le portrait les avait trompées. Il mesurait moins d'un mètre soixante-cinq. Sa chevelure de jeune homme l'avait abandonné et les quelques dernières mèches qui lui étaient encore fidèles tentaient de masquer son crâne plat et de s'assortir à ses favoris broussailleux.

Les traits marqués de William soulignaient une expression d'austère droiture, qui ajoutait à son imposante autorité. « On dirait Napoléon », se dit Élisabeth.

William claqua la porte derrière lui et s'avança d'un pas alerte vers la cheminée de style mauresque, où il reprit l'examen attentif des nièces de son épouse défunte.

— Bonjour, oncle William, murmura Élisabeth en rougissant.

— Je m'étonne que votre père ne vous ait pas accompagnées, lança-t-il d'une voix étrangement rauque, nette et impressionnante.

— Pa-papa se repose... commença Élisabeth en trébuchant sur les mots. Il est malade...

— Sylvander était pourtant au bureau hier. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis...

William l'interrompt.

— De plus, n'êtes-vous pas trois ?

— Si. Joce... Jocelyne... n'a que... n-neuf ans, presque dix. Nous ne l'avons pas amenée avec nous. Oncle William, je suis Élisabeth, et voici Christine. Nous sommes venues vous dire combien nous sommes désolées pour tante

Ma-Mathilde... Nous ne l'avons pas connue, mais elle a toujours été si bonne pour nous !

— Votre tante était en mauvaise santé depuis plusieurs années. Il y a un an et demi qu'elle était alitée, et elle souffrait terriblement.

Élisabeth, gênée, avala sa salive, tandis que Christine esquissait un pas en direction de sa sœur. Les cils baissés sur le bleu ardent de ses yeux, elle réussit à dire d'une voix pleine de sympathie :

— Ces moments ont dû être terribles pour elle, oncle William. Et pour vous aussi.

Le regard de William s'attarda sur l'adorable visage baissé, aux joues rosies par l'air vif.

— J'ai d'autres visiteurs, déclara-t-il, en usant d'un ton plus bienveillant. Venez donc prendre le café avec nous.

Les portes coulissantes ouvraient sur trois salons en enfilade, aux murs magnifiquement lambrissés, d'une hauteur de plafond impressionnante ; le feu était allumé dans chacune des imposantes cheminées de marbre noir. Les rideaux en velours couleur prune de la dernière pièce étaient tirés, masquant un panorama magnifique sur San Francisco et toute la baie. En dehors de la lumière tamisée des appliques et des vêtements noirs des quelque vingt personnes rassemblées, on ne distinguait aucun signe de deuil, pas la moindre larme, pas le moindre mouchoir.

Poussant les deux sœurs devant lui, William s'avança vers trois matrones engagées dans une conversation de bon ton, tenant d'une main experte leur tasse de thé en porcelaine de Chine.

— Voici les nièces de Mathilde, qui viennent d'arriver d'Angleterre. Madame Indge, madame Carstairs, madame Burdetts, voici Carole et Monique Sylvander.

Une fois accompli son devoir de maître de maison – à sa façon... –, il rejoignit un groupe de messieurs d'âge mûr qui entretenaient une conversation animée.

Après un silence, la plus corpulente des dames, Mme Burdetts, présenta ses condoléances et s'enquit du service religieux célébré la veille dans l'intimité, à la mémoire de leur tante chérie.

Élisabeth baissa la tête.

— Nous n'avons pas assisté à l'enterrement.

— Voyons, ma chère, William avait sûrement convié la famille ?

— Je... heu... nous... n'avons jamais connu tante Mathilde, laissa échapper Élisabeth dans un souffle.

Devant cet aveu, le trio détailla les robes claires fraîchement repassées, les chapeaux achetés en solde et esquissa un vague sourire à l'adresse des jeunes filles, avant de reprendre ses commentaires sur le concert de la veille.

Les deux sœurs écoutèrent et, lorsque le sujet glissa sur le temps si désagréable, Christine intervint poliment.

Élisabeth souriait, d'un sourire figé. N'y tenant plus, elle s'éloigna au bout de quelques instants, sous prétexte de s'intéresser aux bibelots qui occupaient la moindre surface plane. Consciente d'être la seule à ne pas être intégrée à un groupe, elle traversa le salon central et pénétra dans une pièce aux rideaux de velours tirés, seulement meublée par une harpe en bois doré et un Steinway à queue. Elle supposa que le piano ne se trouvait pas là pour qu'on en joue, mais simplement pour servir de support aux objets. Il y avait, au-dessus du clavier ouvert, une copie, modèle réduit, de la Pietà de Michel-Ange. Elle fit courir un doigt hésitant sur le marbre froid et lisse.

— Une horreur, n'est-ce pas ? dit une voix derrière elle.

Elle sursauta, leva les yeux, pour découvrir l'homme qui se dressait devant elle, tout en se disant : « Voilà ce qu'on appelle une voix mâle ! » Son corps puissant semblait à la fois détendu et sur le qui-vive. Il avait des pommettes larges et hautes, des cheveux épais tirant sur le roux. Ses sourcils étaient plus clairs vers la tempe qu'à la base du nez. Il n'était pas grand, mais en vrai Californien il avait le teint bronzé à souhait. Il venait d'arriver, autrement Élisabeth l'aurait certainement remarqué au milieu de cette lugubre assemblée. Il était l'homme le plus jeune – elle lui donnait vingt-cinq ans environ – et il était vêtu d'un costume gris perle et d'une élégante cravate rouge foncé.

La statuette vacilla sous ses doigts. Elle l'empêcha de tomber en retenant sa respiration.

— Pourquoi avez-vous l'air si ennuyée ? Ignorez-vous donc que ce genre de saleté est incassable ? lança-t-il avec un sourire asymétrique mais étincelant, à la fois séduisant et déplaisant. La laideur est indestructible.

Sa décontraction mit Élisabeth à l'aise, alors que généralement, face à des étrangers, et en particulier des hommes séduisants, elle était gênée.

— Je n'ai jamais entendu pareille affirmation. Pour ma part, je trouve cette sculpture plutôt bien faite. (Un léger sourire se dessina sur ses lèvres.) Mais je ne connais pas l'original. Peut-être avez-vous cet avantage ?

— Je ne suis jamais allé à Rome.

— Alors comment pouvez-vous affirmer que l'artiste n'a pas réussi ?

— Impossible. Seule l'œuvre originale est estimable.

— Vous semblez avoir de nombreux principes.

— Allons, vous savez comme moi que le moindre sculpteur digne de ce nom refuse d'exécuter des copies. Je suis ingénieur, mais je renoncerais à la seconde même à mon métier si je devais copier les projets des autres.

— Vous êtes un original.

— Ici, nous employons le terme « créateur ». Oui, je suis créateur. Très créateur.

— J'ai beaucoup de chance de parler avec vous.

Son corps avait changé de position. Elle avait inconsciemment incliné le cou de manière à mieux étaler sa somptueuse chevelure noire, et tiré ses épaules en arrière pour mettre en valeur sa petite poitrine si bien faite.

— Vous, les Anglais, vous jouez toujours votre rôle un ton en dessous. Mais je n'ai aucune raison, pour ma part, de dissimuler mes mérites.

— Parmi lesquels il ne faut pas compter la modestie, à ce que je vois.

Sa repartie la stupéfia, et elle sentit son cœur battre à tout rompre. Jusqu'alors, sa rassurante douceur attirait vers elle les garçons maladroits et les bûcheurs sans fantaisie – les bonnets de nuit comme on les appelle en Amérique. Elle avait le sentiment que, pour avoir de l'esprit, il lui fallait un partenaire à la hauteur. Elle se demanda si les poils de sa poitrine étaient de la même couleur de lin que l'extrémité de ses sourcils, ou au contraire de la teinte plus soutenue de ses cheveux. Elle battit des cils et rougit en songeant à sa nudité.

Le regard souriant qu'il avait posé sur elle pour la détailler à loisir lui picota la peau, et le sang lui monta au visage. Il plongea de nouveau ses yeux dans les siens, qui offraient la couleur chaude et ambrée du sherry de qualité. « Ma Portugaise », comme son père aimait à la surnommer.

— Tenez, comment définiriez-vous le succès, à partir du moment où vous considérez que l'originalité n'en fait pas partie ? reprit-il en contemplant dans le salon du fond le groupe sombrement habillé. Eux, évidemment, ils sont prêts à le nier jusque dans leur tombe, mais leur critère, c'est l'argent.

— Je pense que cela donne du sel à l'existence.

— Ne dites pas de bêtises. Il n'y a pas en vous une once de cupidité.

— Pourtant... Je trouverais délicieux d'avoir assez d'argent pour ne plus chercher de travail.

Il lui lança un regard étonné.

— Vous cherchez du travail ? C'est drôle. Je vous vois mal courir après une carrière.

— Pas une carrière ! Un moyen de subsistance...

Sa voix douce s'était troublée. Elle qui manquait toujours de confiance en elle, jamais elle ne s'était sentie aussi désemparée que dans le Bureau de placement du Golden Gate.

— Quel est votre secteur ?

— Le rêve, répliqua-t-elle, ayant retrouvé ses esprits.

— Essayez donc d'inscrire ça sur une demande d'emploi, dit-il en se retenant de rire. En tout cas, vous n'arriverez pas à me convaincre que vous êtes intéressée par l'argent, pas avec ce regard-là, Monique Sylvander.

Ainsi, il savait qui elle était ! Son évidente incapacité à mentir l'avait trahie.

— J'aurais dû commencer par me présenter, déclara-t-il en s'inclinant d'un air légèrement moqueur. Je m'appelle Curt Ivory. Mon nom signifie ivoire, comme ces touches, ajouta-t-il en faisant courir ses doigts sur le clavier.

— Moi, c'est Élisabeth, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Pas Monique, Élisabeth.

— Élisabeth, je travaille pour M. Talbott. Il m'a chargé de vous faire savoir que sa voiture sera avancée dans quelques minutes pour vous raccompagner chez vous, avec votre sœur.

Confuse à l'idée de s'être méprise sur l'intérêt qu'il semblait lui porter, elle rétorqua d'un ton cassant :

— Cela me paraît tout à fait superflu.

— Vous êtes fâchée.

— Je n'avais pas l'intention de bavarder.

Il la dévisagea.

— Non, vous n'êtes pas fâchée, vous êtes gênée.

Elle supposa qu'elle était cramoisie.

— C'est tout à fait aimable de la part d'oncle William. Mais ma sœur et moi voulons rentrer à pied à la maison.

— Inutile de discuter. Il désire que vous soyez raccompagnées en voiture. Et les désirs de M. Talbott sont des ordres. (Il y avait dans l'intonation de Curt un mélange d'ironie et de profonde affection.) Je croyais que Langley en rajoutait un peu à propos de ses filles, mais je me rends compte maintenant que je me trompais.

— Vous connaissez papa... je veux dire, mon père ?

— Je vous ai expliqué que j'étais ingénieur.

— Pardonnez-moi. C'est idiot. Évidemment, vous le connaissez.

— Il a tout du paon quand il parle de ses filles, il vous appelle ses trois Grâces...

— Curt, interrompit une voix traînante. Oh, Curt !

Une jeune femme étonnamment mince était adossée au chambranle de la porte coulissante. Sa robe en soie grise à manches longues habillait avec élégance son buste étroit, presque plat, et s'évasait vers le bas en godets, juste au-dessus de ses chevilles fines. Un nœud austère liait en arrière ses cheveux châains, et ses doigts effilés tenaient une cigarette. On pouvait difficilement dire qu'elle était belle – avec ses joues creuses et ses mâchoires saillantes, elle ressemblait à la duchesse de Windsor jeune. Mais, comme la duchesse, elle avait une classe exceptionnelle.

— Ah ! bien, dit Curt d'une voix nonchalante. Tu as fini par arriver.



— J'avais un thé, mon chéri. Un autre thé. Un vrai pensum. Mais mère m'a dit que tu n'étais là que depuis quelques minutes.

Elle avait cet accent américain, si magique, en particulier lorsqu'elle appuyait sur certains mots. Élisabeth se sentit rapetisser.

— J'étais au bureau d'Oakland. Imogène, je te présente la nièce de Mme Talbott. Élisabeth Sylvander, Imogène Burdetts.

— Je suis *absolument* désolée pour votre tante, dit rapidement cette dernière.

— Merci.

— Élisabeth vient juste de débarquer de notre vieille Angleterre.

— On s'en doute à son accent, répliqua Imogène sans même regarder Élisabeth. Curt, mère voudrait te parler. C'est à propos d'une invitation, alors ne va pas me reprocher de ne pas t'avoir mis en garde.

— Bon, le devoir m'appelle. (Il se tourna vers Élisabeth en lui adressant un de ses sourires ironiques.) Avec un peu de chance, on se rencontrera à nouveau.

Élisabeth regarda le couple traverser les longues pièces jusqu'au canapé où les trois dames étaient toujours assises. Curt lui tournait le dos mais, à l'expression d'Imogène, elle comprit qu'il avait engagé une conversation tout aussi légère et goguenarde que celle qui l'avait tant réjouie.

Elle les observait d'un air absent lorsqu'une domestique à cheveux gris entra d'un pas lourd pour lui annoncer que la voiture l'attendait.